

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 14

Artikel: Onna leçon dè charitâ
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192273>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

général républicain Bonaparte se plaignait à poser devant la postérité, alors même que, trahissant sa mission, il eut ni plus ni moins usurpé un trône impérial.

Questionnez-la, cette houppelande, cette redingote d'Iéna et de Lutzen, qui faisait disparate sur les brillants uniformes, les panaches, les brandebourgs, les broderies d'or et d'argent des états-majors, et demandez-lui son secret. En regard des héros comme Murat, qui poussait jusqu'à ses dernières limites la coquetterie populaire, et à qui rien ne paraissait assez beau, assez brodé pour aller au combat; qui courait aux batailles comme d'autres vont au bal, lavé, pommadé, rasé, frisé, ganté de blanc; en regard des illustres capitaines tout joyeux de leurs épaulettes et de leurs épées, enfants chérirs de la victoire, s'élançant pleins d'ivresse dans la mêlée, voyez le « Corse aux cheveux plats », comme l'appelle le poète. A tout ce luxe, il préfère la redingote grise et le petit chapeau.

« Cette austérité pleine de fatuité, qui semble dire : « Je vaux mieux que mon habit », ne nous a jamais beaucoup ravi pour notre part, écrivait Théophile Gautier en 1841, et nous ne savons aucun gré à l'empereur de cette simplicité affectée. »

Il n'importe, le peuple s'y est laissé prendre à cette casaque, dit un autre écrivain, et le soldat s'est plu à ne voir, dans le sombre et trompeur ambitieux, qui se drapait dans ses plis légendaires, que le *Petit caporal*. C'est ainsi que le despote s'est dissimulé à tous les regards, car la pourpre eût trahi ce César de fortune, qui n'avait été républicain que par sa redingote. »

Un entrepreneur de banquets, dîners, etc.
— Le célèbre Potel, associé depuis 1833 avec Chabot, l'ancien cuisinier de Louis-Philippe, vient de mourir à Paris. A cette occasion, on donne de très curieux renseignements sur l'organisation de cette maison si connue et qui, la première, eut l'idée d'entreprendre la fourniture à forfait des dîners et des banquets en ville et en province.

Depuis le fameux banquet de 1,500 couverts, donné à Lille, lors de l'organisation du chemin de fer du Nord, jusqu'au pantagruélique festin des maires en 1889, quelle interminable série de dîners politiques, diplomatiques et privés! Mais c'est surtout le banquet du Champ-de-Mars qui mit en plein lumière la puissante organisation de la maison Potel et Chabot.

Il n'y avait guère moins, en effet, de 16,000 convives qu'attendaient 3,000 litres de potage, 800 litres de mayonnaise, 2,000 poulets, 2,000 kilos de saumon, 2,500 kilos de filet de bœuf, 1,000 kilos

de galantine, et 1,000 kilos de foie gras et gibier, faits en l'espace de trois jours par deux cents cuisiniers,

Pantagruel se réjouirait de dénombrer les casseroles de la maison. Il y en a un millier, et 80,000 verres de tous genres. Et puisque nous nous sommes embarqués dans cette statistique, énumérons les assiettes, aussi nombreuses que les étoiles du firmament. Il y en a cent vingt mille et tout à l'avenant : 20,000 tasses à café et à thé, 20,000 cuillers, 60,000 fourchettes, 60,000 couteaux, 2,000 salières, 15,000 carafes.

Quatre-vingts cuisiniers sont aux fourneaux, sans compter le personnel des extras.

Il existe, non loin du quartier de Vaugirard, une singulière table d'hôte.

C'est en effet autour de cette table que se réunissent les *Enragés*, ou pour mieux dire, toutes les personnes en traitement à l'Institut Pasteur.

Toutes les parties du monde y sont représentées, toutes les langues sont parlées dans cette maison isolée.

A l'heure actuelle, les habitants de la maison sont un Marseillais qu'accompagne une exquise Arlésienne en costume national.

Une famille russe, composée du père, d'une jeune et charmante fille brune et d'un petit garçon pâle. Une famille hollandaise : cinq personnes; toute la famille a été mordue; et un vieux paysan octogénaire pouvant à peine marcher. Le malheureux a été mordu par un chat.

De nouvelles recrues viennent d'arriver ; treize Russes, qui prendront certainement place autour de cette table d'hôte où règne, d'ailleurs, la plus franche gaieté et où chacun ne semble nullement douter de l'efficacité du traitement.

Un vitrier de Figanières, village du Var, vient de faire un pari original.

Il propose de se rendre à pied de Marseille à Paris, pour aller saluer les cendres de Napoléon I^e.

Détail bizarre : le voyage devra s'effectuer à reculons.

Des amateurs de Marseille comptent tenir le pari.

En cas d'insuccès, M. Castagne, auteur de cette promenade à l'écrevisse, devra verser 300 francs à la caisse des rares médaillés de Sainte-Hélène ; s'il réussit, au contraire, chacun des parieurs sera obligé de lui payer 150 francs.

Le départ aura lieu dans le commencement d'avril.

Onna leçon dè charità.

Là a dein stu mondo dài z'égoïsto et dài z'autro. Clião dè la premire sorta sont 'na pecheinta beinda et l'ont fauta,

bin soveint, que cauquon lào diéssè la vretà po tâtsi dè lè reindrè pe serviable et po lào férè compreindrè que clião que vollont tot por leu ont mau recordâ lo catsimo et ne sont pas dâi vretabliès bravès dzeins.

Permi clião qu'ont lo drâi et que dussont lào derè dou mots, lài a nion dè mi placi po cein què lè menistrès, kâ lào meti est de bramâ lè dzeins que sè conduisont pas ein bons chrétiens et dè lào z'appreindrè coumeint dussont férè; mà po cein, faut-te onco que lè menistrès ne séyont pas dè la sorta dè clião qu'ont fauta d'êtrè bramâ et ne sè conteintéyont pas dè derè : « Fédè cein que vo dio, et na pas cein que ye fé ! »

Lè z'einfants dè tsî no dévessont dein lo teimps caminâ trâi bons quarts d'hâora po allâ ào catsimo. Quand fasâi bio, l'étai on grand dzouïo, kâ faillâi manquâ onna bouna eimpartiâ dè l'écoula; mà lè dzo dè dzalin, dè cramenâ ào dè primâ nái foitâi pè la bize, n'étaï pas tot pliési, surtot po lè pourrè bouébès. Lè vallottets sont pe du; d'ailieu quand on a accoutemâ dè sè lequâ et dè sè ludzi pè lè pe grantès cramenès, on ne preind diéro couson dâo frâi. Ora, po ein reveni ài catétiomènes, cein n'râi onco rein éta se, ein arreyeint à la cura, l'aviont trovâ on pâilo bon tsaud; mà lo menistrè ne sè tsaillessâi pas d'êtsâodâ lo fornet, quand bin l'étai tenu dè lo férè et que l'étai pâyi po cein; regrettâvè lo bou et sè desâi que l'étai adé atant d'espargni. Assebin, clião pourro z'einfants grelottâvont tot dâo long dâo catsimo, et l'aviont couâite dè ressailli po poâi corrè on bocon po sè retsâodâ.

La bouéba à l'assesseu qu'êtai prâo frioletta et que dévessâi assebin allâ à la cura, passâvè, devant d'entrâ, tsî sa tanta Rose que restâvè découte et que lài tegnâi ào tsaud, ti lè dzo que le vègnâi, on écoualleta dè café. On dzo, la tanta lài baillé on choffepiè po mettrè lè pi dessus tandi lo catsimo; mà quand totès clião feliettès sont à lão pliacès, lo menistrè qu'avâi fin naz eintrè et cheint le souplion. Sè met à reniclliottâ et fâ :

— Quoui est-te qu'a apportâ on choffepiè ?

— L'est mè, se repond la bouébetta à l'assesseu.

— Ah l'est tè! Eh bin, étiuta ma felhie : quand on a oquiè que pâo férè pliési ài z'autro et que lè z'autro n'ont pas, lo dévai d'on chrétien est dè ne pas lo gardâ por sè tot solet. Apporta-mè cé choffepiè!

La houéba, que n'ousè pas férè autrement quand bin l'a lè pi tot mou, rappo à la nái, lo lài portè. Adon lo menistrè lo preind, lo pousè su la trablia à coté dè li, met la man dessus ein faiseint état dè battrè dâo tambou avoué lè

dai, mà tot balamenet et sein qu'on l'ouïe, et fâ :

— Eh bin, dinsè, tot lo mondo ein profitérà !

ROBE DE SOIE

PAR ETIENNE MARCEL.

VIII

— Ma foi ? dans ce cas, elle se faisait une de ces chimères que les *jeunesse*s rêvent parfois, et qui ne les mènent jamais à bien... Du reste, à parler franchement, c'a été une bien singulière affaire. Figurez-vous, Madame, que ce grand bon à rien de commis, voyant toujours la demoiselle si requinquée et si pimpante, s'imaginait qu'elle avait quelques rentes, quelque petite dot que la grand'mère tenait en réserve et qui, un jour, serait pour monter la maison du jeune ménage... Et ce beau Philippe comptait positivement là-dessus.

— Quelle idée absurde ! Et quel calcul odieux ! m'écriai-je.

— C'était absurde et c'était laid : vous avez bien raison... Aussi, lorsqu'il a vu venir la débâcle et la saisie, à la fin des fins, le jeune homme est tombé de son haut ; il a dit qu'on l'avait pris pour dupe, et a juré qu'il ne remetttrait plus les pieds dans la maison.

Et il s'est mis alors à faire la cour à la fille du petit fruitier du coin, qui est bien laide et bien sotte, mais qui aura de bons écus. Aujourd'hui, vous pourriez voir leurs bans affichés à la mairie... Alors la petite Rose, toute triste, et ruinée, et seule, a pris le chagrin à cœur. La petite malheureuse a vraiment beaucoup souffert, mais ça n'a pas duré longtemps... Et la voilà, aujourd'hui... où nous irons tous, après tout, les uns à la file des autres.

— Pauvre petite Rose ! chère enfant !

— Seulement savez-vous bien, Madame, une drôle de chose ?... Elle a demandé à être habillée, dans sa bière, avec sa robe de soie bleue... Vous savez bien ?... cette robe que Bourrichon m'avait donnée, et que j'avais mise en loterie ?... Quelles drôles d'idées ça a, ces *jeunesse*s ! Penser à se faire belle encore pour s'en aller au cimetière, attendre le jour où l'on passera la grande revue, là-haut !... Enfin elle l'a, sa robe. D'abord, on ne se risquerait pas à aller contre la volonté d'un mort... Et puis, ce jeune homme qui venait autrefois, et qui l'a assistée jusqu'à la fin, aurait fait beau train, si l'on n'avait pas respecté les dernières volontés de Mademoiselle Rose !

— Qui donc ?... Monsieur Louis Morel ? m'écriai-je.

— Lui-même, assurément... Dès qu'il a su qu'elle était seule, misérable et délaissée, il est accouru près d'elle ; il l'a aidée et soignée jusqu'à la fin. Et c'est grâce à lui que la petite Rose peut encore avoir ces cierges, autour de son cercueil, et ces fleurs sur son linceul blanc... Maintenant il va revenir pour l'enterrement, bien sûr. Tout à l'heure, il était encore là-haut, à consoler la vieille grand'mère.

Ces derniers mots de l'épicier me rappelèrent la pauvre infirme, si fatigusement délaissée, et qui devait avoir tant besoin de courage et de consolations.

Je la trouvai pourtant moins désespérée, moins brisée que je ne l'aurais cru. Il semblait que la cruelle, l'irrévocable vérité, ne parvint pas encore à se faire jour dans son intelligence affaiblie.

De l'escabeau boîteux où elle était assise, elle laissait pendre vers la terre ses pauvres bras décharnés, et secouait machinalement sa tête entièrement blanchie, en répétant, de temps à autre, d'une voix sourde, tremblante, comme effarée :

— Où est Rose, ma petite Rose, avec sa belle robe bleue ?... Où est-elle, mon enfant mignonne, mon petit oiseau envolé, ma petite Rose des haies ?

Je ne lui répondis pas, d'abord, mais je pris en tremblant sa pauvre vieille main. Puis je m'assis près d'elle et pleurai en silence.

Plus tard, je ne la quittai que lorsque le bruit des pas, dans la rue, et les sons de la voix du prêtre entonnant le *De Profundis*, m'apprirent que le cercueil s'en allait, emporté loin de nous ; que Rose nous quittait pour toujours, comme elle avait quitté tant d'autres choses avant nous : l'espoir, la jeunesse, la force, la joie, la vie.

Quand je m'en revins, triste et seule, je me rappelai les paroles de madame Bourrichon, la dernière recommandation de Rose. Et je compris qu'en demandant la fatale robe bleue pour linceul, la pauvre enfant avait moins songé à se faire une riche parure sépulcrale pour le vide et le néant de la tombe, qu'à revêtir, en signe d'expiation, le symbole de ses erreurs ; de sa première, son unique faiblesse.

La pauvre vieille grand'mère, grâce aux efforts surtout de ce bon Louis Morel, ne tarda pas à être admise dans un hospice d'incurables. Là, de bonnes infirmières en prirent soin, et, autant que possible, adoucirent ses derniers jours.

Du reste, elle recevait quelques visites de temps à autre. Je me rappelle surtout la joie presque enfantine avec laquelle elle me parlait de celles qui lui faisaient le pauvre maître d'études, devenu instituteur communal dans un village de la banlieue.

— Oh ! pourquoi ma pauvre petite Rose ne l'a-t-elle pas épousé ?... Si vous saviez comme il est bon ! — me dit-elle, avec un regard d'admiration et de respect, en faisant tourner entre ses doigts sa tabatière de corne tout écailleuse. — Il m'a lu, dimanche, une longue histoire dans un si beau livre, un de ses livres ! Et, pour qu'il ne me manque rien, il m'apporte du tabac tous les quinze jours.

Ici elle s'arrêta un instant pour sourire, d'un sourire terne et vague où il y avait pourtant encore comme un reflet lointain de vie et de bonheur. Puis elle reprit, d'une voix plus lente, tournant vers moi ses yeux éteints, qui brillèrent un instant, parce qu'il y venait une larme :

— Et ce beau rosier de mai, ce rosier qu'elle aimait tant... vous savez ?... celui qui fleurissait sur sa fenêtre ?... Il fleurit maintenant sur sa tombe ; c'est monsieur Louis qui l'a porté, qui l'a planté. Et, un jour, il m'a menée la voir... Oh ! comme il y a longtemps que je ne l'ai entendue causer et rire à mon chevet, et chanter en travaillant auprès de sa fenêtre !... L'entendrai-

je rire et chanter encore, dans le paradis du bon Dieu ?

Et, en finissant, elle recommença à sourire, de son sourire vague et incertain, de grosses larmes tombant en même temps sur ses joues, lentement, tandis qu'elle se couvrait sa vieille tête ridée.

FIN

Nous trouvons dans le *Musée Neuchâtelois* ces curieux détails sur le prix des denrées en 1567 :

Pour se rendre compte du prix exact de l'argent à cette époque, dit cet intéressant recueil, il faut savoir que, à la Béroche :	
Une vache se vendait	160 batz.
Une paire de bœufs	320 »
Un porc	32 »
Un setier (20 pots actuels) vin rouge	12 »
Un setier de vin vieux	10 »
(Il n'y avait eu cependant que très peu de vendange et le vin était très cher.)	
Une gerle de vendange	24 »
Un fromage de Gruyère, à Neu-châtel	10 »
Un dîner à l'auberge	1 »
Une paire de souliers ordinaires	4 »
Une paire de souliers forts	6 »
Une journée de maçon	1 2/3
Une journée de tailleur, sans nourriture, en été	2 batz

(D'après les comptes
des Seigneurs de Gorgier.)

Mots et locutions. — D'où vient le mot *fumiste*, qualificatif appliqué aux farceurs ?... Un chercheur croit qu'on dit *plaisanterie de fumiste*, par allusion à la fameuse note fournie par un fumiste et qui portait :

M'être transporté avec un apprenti dans la salle à manger du sieur X.	Fr. 2
Avoir essayé d'empêcher la cheminement de fumer	» 3
N'avoir pas réussi	» 5
Total,	Fr. 10

On vient d'expérimenter à Vienne une serrure extraordinaire pour portes cochères. Cette serrure a l'avantage d'éviter aux locataires une attente courte ou longue, dans la rue, au gré du concierge, dont parfois le sommeil est fort lourd.

Chaque locataire a sa clef : il l'introduit dans la serrure Cerberus — c'est la son nom — et la porte s'ouvre d'elle-même, en avertissement, par une sonnerie électrique, le concierge de l'immeuble. En même temps, une lampe électrique s'éclaire dans le corridor et permet de reconnaître la personne qui rentre. La porte se referme automatiquement, sans bruit, et la lumière s'éteint en même temps que la sonnerie s'arrête.

Chaque locataire a sa clef et, détail original, une clef chasse l'autre ; elles restent toutes dans la serrure et le lendemain sont rendues par le concierge, qui en fait le triage.